



POUR APPROCHER LA COMPLEXITÉ DE L'ÉGLISE

Par Jean-Michel SORDET,
pasteur, assistant à la Faculté de théologie de
Lausanne, Suisse

Les participants du Séminaire de Culture Théologique sont des hommes ou des femmes intéressé(e)s par la théologie et dont certain(e)s se destinent à devenir diacre dans l'une des Eglises Réformées de Suisse romande. Ils ont à leur programme une unité d'ecclésiologie. Dans ces rencontres, ils découvrent l'Eglise, un phénomène complexe, et l'ecclésiologie, c'est-à-dire une description et une théorie de l'Eglise encore plus compliquée !

Dans ce parcours, quel que soit le niveau auquel on parle de l'Eglise – Eglise universelle, grandes familles confessionnelles, Eglise nationale, régionale ou locale, communauté, groupuscule –, le besoin se fait sentir d'un instrument d'analyse assez simple pour être utilisable par des non-spécialistes, et assez fin pour ne pas tomber d'emblée dans la caricature. C'est cet outil que j'ai présenté oralement aux participants du SCT et que voilà rédigé pour un plus large public. Je fais deux détours préalables pour mieux situer par rapport aux ecclésiologies plus traditionnelles ma démarche qui se rapproche de l'analyse des organisations.

1. L'ecclésiologie par concepts synthétiques

Les théologiens ont souvent emprunté le chemin de la définition synthétique pour cerner la réalité de l'Eglise. Ils tentent de rassembler ce qui est le plus caractéristique, le plus durable, le plus significatif de l'Eglise dans une formulation brève : une phrase, voire un mot, un bref résumé ou une thèse qu'on peut ensuite développer, préciser, discuter. La couleur de cette définition est souvent théologique en ce sens qu'elle rapporte le sujet « Eglise » à



une doctrine centrale de la théologie, comme celle de Dieu, de Jésus-Christ, ou du salut.

K. Blaser, de la faculté de théologie de Lausanne, fournit un exemple protestant typique de cette démarche. Pour lui, l'Eglise « est la *troisième* réponse à la question du lieu de la révélation (après Jésus-Christ et l'Ecriture) »¹. L'Eglise se comprend donc en fonction de la doctrine de Dieu et de la révélation : Dieu qui se révèle en Jésus-Christ premièrement, par l'Ecriture ensuite, se trouve aussi révélé (sous certaines réserves que Blaser expose ensuite) dans l'Eglise.

L'ancienne définition des Réformateurs, prolongeant la pensée de St Augustin, soulignait que la véritable Eglise est en réalité invisible, formée par les vrais croyants et connue de Dieu seul. Dans certain courant catholique romain d'avant Vatican II, l'Eglise est comprise comme une « incarnation continuée », un « corps mystique » du Christ, selon une perspective qui se limite au pur domaine de la grâce ou qui intègre plus ou moins les structures concrètes de l'Institution ecclésiastique². Le projet catholique moderne en ecclésiologie est décrit ainsi : « ... présenter l'Eglise à partir de son fondement trinitaire, en référence à l'œuvre du Fils et de l'Esprit, dans le cadre d'une vision d'ensemble de l'économie du salut »³.

Un auteur réformé, écrivant dans une revue du milieu évangélique, utilise la définition synthétique en la mariant avec des images bibliques. Pour lui l'Eglise est un « mystère de foi », elle est « *le peuple de Dieu, le troupeau dont Jésus-Christ est le berger, le corps du Christ, l'épouse de l'Agneau, le temple de Dieu où habite l'Esprit, la colonne et l'appui de la vérité* »⁴.

¹ Klauspeter Blaser, *Esquisse de la dogmatique*, Lausanne, Université de Lausanne, 1985, p. 35.

² Pour connaître l'évolution de la pensée ecclésiologique catholique, on consultera avec profit Bernard Lauret et François Refoulé (éd.), *Initiation à la pratique de la théologie*, Paris, Cerf, 1986, Tome III : Dogmatique 2, pp. 65-74.

³ *Ibid.*, p. 74.

⁴ Pierre Courthial, « Pour l'œcuménisme évangélique », *Ichthus* 1/1970, p. 20.



L'avantage certain de cette méthode est qu'elle tend vers l'essentiel, décrivant ce qui est le plus spécifique et le plus nécessaire pour que l'Eglise soit l'Eglise. Les définitions ainsi formulées fournissent de bons tests pour mesurer l'ecclésialité des Eglises concrètes dont on veut parler. La contrepartie est un triple désavantage : parce que brèves, ces définitions risquent d'être trop générales et d'oublier les dimensions plus concrètes de l'Eglise ; pour la même raison, elles risquent d'être unilatérales, et parfois contradictoires entre elles (comparez l'Eglise lieu de révélation et l'Eglise invisible !) ; parce qu'imaginées, elles risquent d'être ambivalentes. (Dans l'image du troupeau, que faut-il choisir : le fait que le troupeau est domestiqué ? qu'il est attaché à son berger – voire dépendant de lui ? ou qu'il est protégé par lui ? Comment rattacher le berger unique et la masse indistincte du troupeau à l'image plus riche, plus complexe du corps, avec ses parties distinctes, différenciées, coordonnées par la tête ?)

2. L'ecclésiologie par catalogage

Pour échapper à la généralité, à l'ambivalence et à la trop grande abstraction des définitions synthétiques, le théologien se dirige souvent vers une description plus concrète des Eglises. Et voilà que le pluriel du mot Eglise devient nécessaire : dans la grande nébuleuse du christianisme au sens large, divers sous-ensembles se profilent. Ils forment les diverses confessions : catholicisme, orthodoxie, protestantisme, luthéranisme, méthodisme, etc. La démarche ici consiste à chercher les frontières, les différences ou les repères délimitant sur le terrain les diverses Eglises. Il s'agit de décrire, de quantifier, de qualifier, de nommer, de comparer et de regrouper correctement, pour donner un tableau réaliste du « terrain ». Cette manière d'aborder l'Eglise conduit à prendre conscience de l'extraordinaire variété des façons de croire, des façons de s'organiser, de pratiquer la célébration, la mission ou la diaconie chrétienne, et même des façons de se comprendre en tant qu'Eglise.



Cette ecclésiologie de terrain tend à s'organiser de plusieurs manières :

— La première, que je viens de décrire, cherche à mettre les bonnes étiquettes à la bonne place, en conformité si possible avec les étiquettes que les Eglises elles-mêmes se donnent. Cet effort de description est primordial si l'on veut faire l'ecclésiologie des Eglises concrètes. Il ne suffit pourtant pas, tout comme la médecine ne saurait se contenter de la description anatomique des organes humains pour comprendre la maladie et la santé !

— La deuxième essaie de regrouper des Eglises (ou des tendances en leur sein) qui se ressemblent entre elles, indépendamment des étiquettes officiellement portées. C'est la démarche typologique qui décrit des types d'Eglise : contrairement à la définition synthétique, le type n'est pas gouverné par une réflexion théologique ou doctrinale d'abord ; il est bien davantage l'expression de caractéristiques et de ressemblances visibles sur le terrain. On définira ainsi les types pyramidal-hiérarchique, la communion dans la diversité, la communautés de base, ou le cocon, etc. Ces termes ne sont pas chargés obligatoirement d'un contenu théologique. Ils naissent plutôt de la comparaison avec des groupements humains du même genre, mais que l'on rencontre en dehors du monde ecclésial. La faiblesse des types réside le plus souvent dans leur incapacité à rendre compte de la complexité des Eglises. Ils ont la force et la faiblesse des caricatures !

— La troisième consiste essentiellement à comparer les théologies ou les doctrines respectives de chaque Eglise (si tant est que chaque Eglise possède une théologie propre : peu d'Eglises publient et explicitent officiellement leur théologie). Si important que soit cet aspect des choses pour le théologien professionnel, on peut se demander si ce sont vraiment les différences théologiques qui font les différentes Eglises...



3. Pour aborder la complexité...

...voici maintenant l'outillage proprement dit ; assez simple pour tenir en sept questions ; assez polyvalent pour déchiffrer l'Eglise à ses divers niveaux, du modeste groupe à l'Eglise universelle ; assez bien assorti pour dépasser les simplifications rapides et les généralisations trompeuses.

J'ai rédigé ces questions et les brèves explications qui les accompagnent en ayant constamment à l'esprit un ecclésiologue non spécialiste, un participant du SCT, un groupe d'étude, un conseil de paroisse, etc. qui cherche à comprendre l'Eglise. Peu m'importe la taille et le genre de cette Eglise sur le terrain, s'il est entendu que notre ecclésiologue a en tête un groupement d'hommes et de femmes concrets. Ce sera une paroisse, une communauté, l'Eglise d'un pays, une confession ou même l'Eglise comprise comme le christianisme dans son ensemble, je dirai chaque fois simplement « cette Eglise » ou « l'Eglise ».

1. *Dans cette Eglise, qu'est-ce qui rassemble, qu'est-ce qui associe les gens entre eux ? Qu'est-ce qui les différencie de ce qui n'est pas cette Eglise ?*

Christian Duquoc, théologien catholique de Lyon a donné un exemple clair de réponse à cette question au niveau de l'Eglise universelle : « Pour l'observateur non croyant, les Eglises désignent des groupes d'hommes et de femmes qui affichent publiquement leur conviction que Jésus de Nazareth - présenté par le NT comme un prophète incomparable - est le Messie attendu par le peuple d'Israël, qu'après sa mort injuste, il fut ressuscité par Dieu, établi ainsi par Lui donateur de l'Esprit et maître de l'histoire. Cette conviction se traduit dans des pratiques cultuelles, morales et sociales qui permettent à l'observateur de repérer des axes communs de l'attitude des chrétiens et de les distinguer des modes de croire ou d'exister d'autres groupes religieux »⁵. Mais on peut imaginer d'autres facteurs, parfois moins théologiques ou spirituels : qu'on pense aux Eglises dites « nationales » où le domicile dans

⁵ *Des Eglises provisoires : essai d'ecclésiologie œcuménique*, Paris, Cerf, 1985, p. 23.



une aire géographique délimitée est un critère associatif important !

Parmi les facteurs associatifs, on peut cerner les intérêts communs, les buts, les désirs, les projets, les ambitions, les besoins, les satisfactions plus faciles à obtenir ensemble que séparément ; ou encore les caractéristiques communes comme le lien familial, ethnique, racial, national ; les opinions, les critères d'âge, de classe sociale, de tradition, d'histoire, de géographie, de langue, etc.

A tous les niveaux d'existence de l'Eglise, il y a quelque chose qui « met ensemble » des hommes et des femmes, ou qui les distingue d'autres groupes ou associations. Formuler ce « quelque chose » est un pas important de l'ecclésiologie qui permet aux membres d'un tel groupe de s'identifier à ce groupe, et aux autres de ne pas s'identifier avec lui.

2. Que veut cette Eglise ? Quelles sont ses finalités, ses buts ? Vers quoi tend-elle ?

Les personnes qui s'identifient à tel groupement ecclésiastique ont en commun des intentions, des finalités plus ou moins formulées, clarifiées ou implicites. Ils auront des buts, une politique ou une stratégie pour les atteindre et, souhaitons-le, une attitude assez critique pour se demander si ces buts sont atteints ou non !

Ces intentions peuvent être formulées de manière vague ou précise (p. ex. : « faire progresser le Royaume de Dieu » ; « implanter une nouvelle Eglise dans chaque ville du pays comptant plus de 20 000 habitants », etc.) ; de manières emboîtées ou étagées (« Pour implanter une nouvelle Eglise dans ce quartier, établir 5 groupes de prières et d'études bibliques à domicile avec 10 personnes par groupes avant d'acheter un local consacré à la célébration commune »). Les intentions seront plus concrètes si elles sont assorties de délais de réalisation, plus vagues et moins contraignantes, mais néanmoins motivantes, en dehors de tout calendrier.

En dehors des sphères ecclésiales, la notion de finalités, de buts et de stratégies est bien connue : en particulier dans le monde des entreprises commerciales ou



industrielles. Sans tomber dans le travers de penser qu'on peut manipuler l'œuvre de Dieu ou l'action du Saint Esprit, les Eglises gagneraient sans doute à être plus au clair sur leurs finalités, et sur la vérification sans complaisance des finalités atteintes ou non.

On prendra garde enfin à identifier les finalités explicites ou avouées de cette Eglise, qu'un Synode, un évêque ou une commission peut rédiger dans un texte officiel. Ces finalités formulées ne recouvrent souvent pas, et de loin, les finalités implicites, qui gouvernent souterrainement les activités et les choix de cette Eglise. En analysant certains symptômes comme les budgets, le temps consacré à telles activités mais pas à d'autres, l'énergie investie dans telle formation des ministres au détriment d'une autre, l'ecclésiologue pourra reconstruire et mettre à jour les finalités non officiellement prises en compte dans cette Eglise.

3. Que fait cette Eglise ? Quelles sont ses tâches, ses activités, par quels travaux atteint-elle les buts qu'elle s'est fixés ?

Il est souvent plus facile de parler des activités que des buts d'une Eglise. Faire la liste des activités en cours, proposées, prévues, souhaitées, est un exercice que tous les conseils de paroisses connaissent. Clarifier les buts est moins courant, et plus ardu.

Il est tentant de confondre les deux catégories en déclarant par exemple que l'Eglise a pour buts la catéchèse, la célébration cultuelle ou la mission. Il est plus judicieux de se demander quels sont les buts de l'Eglise qui sont atteints grâce aux activités catéchétiques, quelle finalité se cache derrière les activités cultuelles, etc. Un programme catéchétique est une activité qu'on met sur pied, qu'on accomplit avec plus ou moins de bonheur. Mais on la fait *pour quelque chose*, en vue de produire un état de fait qui n'existerait pas sans l'activité en question. Le but pourrait se formuler dans des phrases comme celles-ci : que les jeunes gens et jeunes filles, sujets de la catéchèse, aient acquis, à l'issue de cette catéchèse, des connaissances sur Dieu, Jésus-Christ et la Bible ; ou bien : qu'ils aient, après la



catéchèse, une relation croyante, aimante et personnelle avec le Seigneur Jésus-Christ...

On notera le statut particulier de deux types d'activités : a) celles qui visent à la subsistance même de l'Eglise en question, la « maintenance » (qu'on pense aux rapports qu'exigent les autorités d'une Eglise de la part des paroisses, des commissions, etc., et qui ne contribuent que de très loin aux buts premiers de l'Eglise) ; b) celles qui visent à la formation (des ministres et d'autres responsables qui sont ainsi mis en mesure d'accomplir leurs activités et de conduire ceux qui leur sont confiés à atteindre les buts fixés). Au sein des infinies tâches proprement dites, ces activités sont particulières en ce sens qu'elles ne contribuent qu'indirectement à réaliser les buts de l'Eglise.

4. Quelles sont les ressources, les contraintes et le contexte de cette Eglise ?

Pour accomplir ses tâches et atteindre ses buts, cette Eglise dispose de moyens : des personnes disponibles, formées, compétentes, douées de charismes ; de l'argent, des locaux, du matériel ; de l'expérience individuelle ou communautaire, une tradition, du temps. Ce sont ses ressources. Que ces ressources soient abondantes, et voilà cette Eglise riche ! Qu'elles soient plus rares, que le temps manque, que l'argent soit difficile à trouver, que la tradition se fasse enfermante et lourde, et voici que les ressources se transforment en contraintes. Comment faire avec si peu de gens disponibles ou compétents ? Comment faire avec des règlements, des autorités ou des habitudes si étroites ?

L'abondance ou la rareté des ressources est parfois liée à la dynamique propre de cette Eglise, mais elle peut être liée à l'environnement, au contexte dans lequel cette Eglise est plongée. La question de l'argent dans la communauté ne se pose pas de la même façon au Cameroun qu'en Suisse ; la compétence théologique des ministres ne peut se comparer dans une Eglise où les ministres sont des théologiens universitaires et dans une Eglise pentecôtiste sans ministre professionnel, issue d'un milieu socialement défavorisé... La situation sociologique



de majorité ou de minorité religieuse influence fortement l'identité d'une Eglise dans la société.

L'importance cruciale du contexte pour l'Eglise se mesure particulièrement au fait que l'Eglise n'a généralement que peu ou pas d'emprise sur ce contexte : il change, il évolue, il est bouleversé ou stable sans qu'elle le veuille. Et elle en subit l'influence, bon gré, mal gré.

5. Quelles sont les structures de cette Eglise ?

Aucune Eglise n'est simplement la juxtaposition d'individus croyants. Vu le nombre de personnes liées à elle, vu ses buts, ses activités, etc., chaque Eglise tend à se donner des structures et des formes, c'est-à-dire une organisation qui la structure de l'intérieur et qui lui donne des limites et une autonomie vis-à-vis de l'extérieur.

Le schéma classique qui représente les structures d'une organisation est l'organigramme. Les différents éléments de cette Eglise peuvent y être représentés avec les liens qui les unissent, avec les canaux qui permettent la circulation et le contact entre les parties.

Comme pour les finalités, il est certainement opportun de différencier les structures officielles, voire réglementaires, des structures cachées et spontanées. Telle commission peut avoir une existence officielle dans l'organigramme mais être inefficace, voire inexistante sur le terrain ; tel groupe de personnes peut apparaître comme un seul ovale sur l'organigramme, mais être en réalité scindé en deux clans, avec ses forces, ses activités et ses buts différenciés.

6. Qui gère les décisions, l'autorité et le contrôle dans cette Eglise ?

Cette question est liée de près à celle de l'organigramme, mais mérite un traitement séparé à cause de son importance. Dans les structures et les activités d'une Eglise (comme de toute organisation), il en existe qui ne servent qu'à prendre des décisions, à les faire exécuter et à contrôler qu'elles le sont effectivement. Ce sont les structures d'autorité : assemblée, présidents, ministres (encore qu'on peut se demander s'ils sont à placer toujours



dans cette catégorie ou dans celles des ressources !), évêques, anciens, synodes, conseils, etc.

Officiellement reconnue dans telle ou telle structure, subrepticement ou inconsciemment cachée dans telle ou telle prise de pouvoir spontanée, l'autorité est un organe qui définit les objectifs et les finalités, qui décide des activités à accomplir et des moyens appropriés, qui gère les ressources et fait face aux contraintes, et qui, *last but not least*, contrôle que ses décisions soient appliquées – d'où l'existence, parfois, d'une sorte de bureaucratie !

Deux remarques encore permettront de mieux cerner l'autorité :

a) L'autorité n'est jamais entièrement concentrée entre les mains d'une seule personne ou d'un seul organe. D'une part, l'autorité est souvent déléguée à des sous-instances (responsable d'un projet, comité *ad hoc*, etc.) et, d'autre part, même l'acteur le plus bas dans la hiérarchie conserve le « pouvoir du zèle ou du freinage » (en particulier dans l'Eglise, le croyant conserve toujours le pouvoir de s'absenter !). Toute Eglise est le lieu d'un jeu de pouvoir et de contre-pouvoir.

b) L'autorité s'appuie soit sur la raison (on peut montrer le bien-fondé d'une décision de l'autorité grâce à des arguments raisonnables) ; soit elle s'appuie sur la tradition (les décisions sont conformes à ce qu'on a toujours fait) ; soit encore elle s'appuie sur le rayonnement dit « charismatique » de ceux qui prennent les décisions. Le visage des Eglises change fortement en fonction du type d'autorité qui s'y exerce.

7. Quelle est l'évolution de cette Eglise ? Où et comment est-elle née ? Où et comment change-t-elle ? Où et comment meurt-elle ?

Tout serait simple si chaque Eglise restait stable au fil des années. Mais pour l'ecclésiologue, la diversité des Eglises dans leur état actuel se complique au gré de l'évolution propre à chaque Eglise à travers le temps. La conformation actuelle d'une Eglise remonte à une évolution, à des périodes de crises et de transformations qui



ont pu faire d'une ou de plusieurs Eglises antérieures l'Eglise qui s'offre maintenant aux regards.

Il suffit que l'un des six éléments décrits jusqu'à présent évolue pour que change l'Eglise. Que les buts changent, et les activités se modifieront ; que le contexte se transforme, et le facteur associatif n'assurera plus aussi bien la cohésion communautaire. Qu'il y ait inflation (ou indigence !) de structures, et l'organisation ecclésiastique ne sera plus adaptée à ses finalités, ou à ses moyens. L'histoire d'une Eglise peut donc se comprendre comme la combinaison des histoires et des influences réciproques des différents facteurs qui composent cette Eglise.

L'ecclésiologue verra d'emblée le poids et l'espérance de cette constatation : le poids d'une complexité des facteurs dont il faut tenir compte, et l'espérance de changements possibles puisqu'il suffit d'avoir prise sur l'un des facteurs pour que l'ensemble soit reconfiguré.

4. Conclusion

J'avais annoncé sept questions utilisables pour cerner la réalité d'une Eglise. J'en ajoute maintenant une huitième, à peine esquissée, et pourtant inévitable.

8. Comment cette Eglise se comprend-elle elle-même ? Quelle image donne-t-elle d'elle-même ? Quel discours tient-elle sur elle-même pour se décrire, s'affirmer, se positionner ?

En posant cette question, l'ecclésiologue cherchera dans deux directions. D'abord il se mettra en quête du discours officiel que tient cette Eglise sur elle-même. Quelle est l'ecclésiologie avouée et explicitée de cette Eglise (si elle en possède une qui puisse se donner dans des textes réglementaires, des documents pédagogiques ou des ouvrages de réflexion théologique) ? Il comparera avec profit ce discours-là avec sa propre analyse. Mais ensuite, il cherchera « entre les lignes » les images que donne cette Eglise d'elle-même. Un seul exemple pour illustrer ce point : de quelle façon des conseillers de paroisses parlent-ils de leur Eglise (de leur paroisse, de leurs projets, etc.) autour



d'un café ou d'un verre après la séance de conseil ? Que ressort-il des conversations ? Découragement, dynamisme, résignation, conformisme, conscience de l'identité ecclésiale, sentiment de brasser du vide ? Va-t-on parler uniquement au niveau « paroisse » ? Parle-t-on ou non des connexions plus larges, nationales ou internationales de l'Eglise dont on fait partie ? Parle-t-on sans cesse d'une Eglise « qui n'est plus ce qu'elle était » ?

En fin de compte, il s'agit de se demander si l'image de l'Eglise intégrée dans le réseau concret des croyants et l'image officielle de l'Eglise sont cohérentes. De la réponse donnée à cette dernière question, tout autant qu'aux sept autres, dépendent la crédibilité et la santé de l'Eglise.